cancans

nº 17 — DE PARIS



RAQUEL WELCH

TOUS LES MOIS : 3 F



Enfin à Paris, la belle starlette allemande Maria Andersen, et déjà un contrat et deux demandes en mariage.

BIEN DE CHEZ NOUS !

Thomas rentre de la foire, un tantinet éméché. Avant de rejoindre au lit Marinette, sa femme, il va pour remonter l'horloge à l'intérieur de laquelle se cache Antoine, leur plus proche voisin. Il demande :

— Eh l'Antoine ! Qu'est-ce tu fous là ?

— Tu vois ben : je me promene ! répond tranquillement Antoine.

Y'A PLUS D'ENFANTS !

On parle de la guerre du Viet-Nam, Toto auquel ses parents reprochent de se mêler des conversations des grandes personnes, raconte :

— Il paraît que ça va mal, le moral des troupes est en baisse. On parle de leur envoyer des « filles », il y a dans le port un plein bateau de « P... ».

Toutes les femmes présentes prennent congé visiblement choquées.

— Vous pressez pas ! lance Toto, flegmatique. Le bateau part que dans huit jours.

LA LEÇON D'ANATOMIE

— Ouvrez votre livre page 15, ordonne l'institutrice. Vous voyez le cheval ?

Du fond de la classe, Bébert, très observateur, s'écrie :

— Non, mademoiselle, c'est pas un cheval, c'est une jument !

« NATURE ! »

— Cette petite est délicieuse ! s'exclame un ami de la jeune Cécile. Tellement « nature ! » En voilà une au moins qui ne trompe personne...

Discretement, un autre ami lui glisse à l'oreille :

— Si son mari !

ANNIVERSAIRE

Air dépité de Camille, au soir de son anniversaire. Il n'a reçu aucun cadeau ! Sa femme, par contre, porte un bijou qu'il ne lui connaissait pas.

— Excuse-moi, mon chéri, explique-t-elle, j'allais pour t'acheter une chevalière et je me suis offert ce collier.

JUSQU'OU VA L'AMOUR...

— ... mais si elle ne le trompait pas, ce pauvre Hector serait déjà dans la tombe ! Avec son cœur !...

— Vous voulez dire qu'elle préfère en fatiguer d'autres que lui ?...

DONNANT, DONNANT !

Au vieux marcheur qui la talonne chaque soir à la sortie du lycée, Nicole finit par répondre :

— D'accord, mais ma « compote » d'anglais, faudra aussi vous la farcir !

AUX GRANDS MAUX...

Denise, dont le mari s'absente très souvent pour ses affaires, fait de la dépression nerveuse. Elle consulte un jeune médecin :

— Je vois ce que c'est, conclut ce dernier, soyez sans inquiétude : on y remédiera !

Des semaines passent. La santé de Denise est florissante. A ses amis, qui n'en reviennent pas de sa mine, la jeune femme confie :

— Je la dois au docteur Untel. Depuis plus d'un mois, il ne me quitte pas, de jour comme de nuit !

ON EN A TOUJOURS POUR SON ARGENT !

Lulu, voisine compatissante, essaie de se placer auprès du mari esseulé :

— Ça te coûterait pas même le prix d'un bon gueuleton ! précise-t-elle.

— Je n'ai pas pour habitude de payer les femmes ! répond le mari.

Les vacances terminées, Lulu croise le couple, sur le palier, elle, énorme matrone à laquelle sa cure n'a pas fait perdre un atome de graisse.

— Evidemment, « à l'œil », y'a pas le choix ! jette-t-elle en passant.

NUANCE...

— Ça ne te fait rien, à toi, de te déshabiller devant ton docteur ?

— Si, quand c'est moi qui me déshabille la première.

LA TRENTE-TROISIÈME...

Au moment de quitter son patron, cette jeune secrétaire semble embarrassée.

— Monsieur, je... j'ai... J'ai trouvé une nouvelle position, dit-elle.

— Vite, Nady, montrez-moi ça ! s'écrie le patron plutôt porté sur la « chose ».

FRANCHISE

Carmen se range des voitures. Elle épouse un garçon qui n'est pas au courant de son métier.

— J'ai envie de tout lui dire, confie-t-elle à Maria.

— Tout ? s'exclame Maria. Ben, t'as une sacrée mémoire !

CANCANS
de Paris
127, Champs-Élysées, Paris-8e.

Le directeur de la publication : Jean Kerfélec.
1370 - EUROPRINT - PARIS
Photos : Syndication International, R. Hollinger, Archives Cinéma.



AVEC ELLE, LE CINÉMA ITALIEN VOIT ROSE...

Honni soit qui mal y pense !... Ce geste est parfaitement normal pour Stephania Sandrelli dans son dernier film : « Je la connais bien »... Ce vieux pêcheur lui rajuste son maillot, et ne le lui dégraffe pas !...



Le cinéma japonais n'a pas dit son dernier mot... si nous en croyons cette scène de « Office Girl Expose ».

MARIAGE A L'ESSAI

A Madagascar les jeunes gens ne prennent une épouse que lorsqu'ils l'ont éprouvée plusieurs fois et longtemps, puis si l'expérience n'est pas satisfaisante et surtout s'il n'y a pas d'enfants, ils recommencent jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la femme idéale. Tout ceci se fait sous l'œil des familles qui acceptent, car rien n'est plus désastreux pour les Malgaches que de ne pas avoir de progéniture qui, après leur mort viendra les honorer dans la « Maison des pierres froides ».

Lorsque l'épreuve a été concluante, le prétendant vient chez la mariée avec quelques amis. Le plus âgé prend la parole et ensuite l'épouse se rend chez son mari avec son matelas et les nattes (qui constituent une grande partie de son mobilier). Le soir ils font ensemble le **tour de la chandelle** pour attirer la chance et la prospérité.

Pendant le repas, un invité noue ensemble les vêtements des époux et seul le mari a le droit de les dénouer pour montrer son autorité.

Le but principal des jeunes mariés est d'avoir des enfants, les indigènes de Madagascar ont la terreur de la stérilité.

Chez certaines tribus, l'homme ou la famille du futur mari, quand celui-ci est trop jeune, prend à sa charge l'enfant-femme et subvient aux besoins de celle-ci.

La polygamie existe encore dans certaines contrées. Le mot « **Mampirafy** » qui désigne cet état veut dire exactement « **faire être rivales** ». Ceci laisse entrevoir bien des querelles entre femmes bien entendu! Mais pour compenser tout cela, voilà qu'à chaque nouvelle union le mari offre aux autres épouses un cadeau appelé « **indemnité de lit** », car, pour chacune, le jour de partager le lit conjugal est reculé d'un jour.

Mais ils sont pratiques et combien prévoyants... voyez plutôt : quand le mari est dans l'obligation de se déplacer, on pratique des unions temporaires ou des divorces temporaires, afin que chacun recouvre momentanément sa liberté... Oh! légendaire infidélité conjugale...

LA CRAVACHE POUR LES JOCKEYS

Le sport équestre est fort en honneur chez les Kazakhs. Les Kazakhs sont parmi les meilleurs cavaliers de l'U.R.S.S. et leurs chevaux sont renommés; aussi, chaque fête nationale comprend-elle quelques compétitions équestres.

Elles n'ont pas lieu sur des hippodromes, mais dans la steppe nue. La distance à parcourir est déterminée à l'avance, avec l'accord des propriétaires de chevaux. Elle peut atteindre plus de 29 kilomètres.

Les chevaux sont entraînés pour effectuer ces longs parcours à grande vitesse. C'est pourquoi, les courses dites « BAIGA » se préparent des mois durant.

Les jockeys sont de jeunes Kazakhs de 12 à 15 ans. Ils montent sans selle ou tout au plus avec une couverture. Les queues et les crinières des chevaux sont tressées afin de diminuer la résistance de l'air. En fin de course il ne reste que la moitié des partants, mais la récompense qui attend le vainqueur est belle.

Les femmes Kazakhs prennent part à certaines compétitions. La jeune fille part la première et doit être rattrapée au bout de 1 500 mètres par le garçon. Si celui-ci n'y parvient pas, la jeune fille le ramènera en le fouettant tout au long du parcours.

Dans le jeu qui porte le nom « SOIS », deux cavaliers essaient de se jeter mutuellement à bas. Il suffit de toucher terre avec une main pour être déclaré vaincu.

Mais la course la plus intéressante est indiscutablement le « Kokh par ». Les villages ou les fermes collectives fournissent des groupes de quatre cavaliers. Un mouton décapité est placé à environ 9 kilomètres de chaque village compétiteur.

Au signal donné par l'arbitre, les capitaines d'équipe se précipitent sur la carcasse pour l'emporter. Il ne faut pas descendre de cheval. Les capitaines essaient d'enlever la carcasse des mains de celui qui l'a prise le premier. Quant aux équipiers, ils aident leur chef à repousser les attaques adverses, afin d'arriver avec le mouton jusqu'au village. La carcasse est un vrai trophée, en recevoir un morceau est considéré comme une grande faveur.

Au cours de la guerre, de nombreux cavaliers Kazakhs ont servi dans l'Armée Rouge et ce sont eux qui, en particulier, ont les premiers établi la liaison avec les forces anglo-américaines en Allemagne.

UNE ARTISTE ET UNE VAMP...

La fraîcheur alliée au talent, telle apparait Stéphania Sandrelli dans « Je la connais bien ». (A suivre)...

PUDEUR, OU CENSURE A RETARDEMENT...

Kim Novak a posé cette scène de petit lever, mais a exigé quelques raccords de retouches sur sa nudité... Pourquoi?

STANCES D'UN VIEUX GRISON A UNE JEUNE COQUETTE

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.
Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.
Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits ;
On m'a vu ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis.
Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes

✶

De ces ravages du temps.
Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.
Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.
Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.
Pensez-y, belle Marquise !
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.

Pierre CORNEILLE.



Détrompez-vous cette ravissante assemblée de jolies filles ne constitue pas une troupe de music-hall... mais une redoutable association de femmes espionnes... « Les Silencers »... Un film à voir.



UNE ÉQUIPE SÉDUISANTE
MAIS INCORRUPTIBLE...
LES « SILENCERS GIRLS »

LE TOUR DU MONDE EN 80 FLIRTS

Le démon de minuit ne se couche jamais. Quand à Paris, vous ratez le dernier métro, la femme des Antipodes passe à table pour déguster son pamplemousse. Quand la danseuse cinghalaise rejoint secrètement son amant dans la nuit profonde, le soleil brille sur Québec.

Les fameux douze coups de minuit sonnent pour chaque fuseau horaire. Un écrivain grand voyageur racontait qu'il se gardait bien, alors qu'il parcourait la planète, de jamais mettre sa montre à l'heure. Il gardait l'heure de Paris. Qu'il se trouvât au Liban, à Calcutta, à Java ou au Chili, il avait ainsi une petite arme secrète. A la femme qu'il convoitait, blanche, jaune ou noire, il disait brusquement :

— Savez-vous que maintenant il est minuit à Paris ? Minuit à Paris ? Cela faisait rêver. Et une femme qui rêve, dont l'imagination se met en marche...

Certes, certains hommes préfèrent attirer dans leur confortable alcôve les beauté itinérantes.

Qu'ils prennent garde : l'alcôve tue lentement, affirme l'humoriste.

Il est bon de prendre l'air. De partir ailleurs écouter le murmure de minuit et l'écho de ses quatre cents coups.

Eteignez vos cigarettes, attachez vos ceintures. Nous décollons.

PAR CASANOVA 66

SULINA DE RIO

— Après, après...

— Non, Sulina, tu m'affoles, maintenant, nous sommes tranquilles.

— Penses-tu, Damoclès sait que tu es là avec moi, il va arriver d'un moment à l'autre.

— Alors, vite !

— Non, après, quand le Carnaval sera fini.

Tu causes, tu causes. Où serait-elle, Sulina, à la fin du Carnaval ? Pendant trois jours et trois nuits, les couples se faisaient et se défaisaient au petit bonheur du petit jour dans Rio déchaîné, déchaîné. Sulina, je l'avais sous la main, je la voulais.

Sous la main, sa chair tiède et pulpeuse, ses courbes généreuses, ses seins joufflus, ses jambes fortes et longues, sa peau soyeuse.

A la tombée de la nuit, nous avions grimpé aux **favelles**, au-dessus du grand tunnel de Rio où elle habitait. Sulina devait changer de toilette pour participer pendant la nuit aux démonstrations de l'école de samba de Butafuegos. Damoclès nous avait suivi, sous prétexte de remplir son flacon de ce mélange qui, vaporisé, excite les danseuses, enivre les danseurs et donne au Carnaval ses plus délirants aspects. Evidemment, il allait sûrement rappliquer et faire surface dans le coin car la bonbonne contenant le mélange était justement dans la chambre de Sulina, sur une étagère.

Avant que Sulina s'habille, nous avions dévoré un sauté de veau farci de piments rouges. J'étais enflammé des pieds aux oreilles. Et pas mal énervé par le rhum blanc.

— Sulina, tu es ma prêtresse du veau aux piments, ma prêtresse du veau doux, du vaudou !

— Lâche-moi, coquin !

— Sulina ! Garde-toi !

C'était la voix de Damoclès qui vint secouer la porte dont j'avais précautionneusement tiré la targette.

Une poignée de cailloux fut lancée de dehors par la longue imposte ouverte au-dessus des volets.

Puis un pétard qui éclata en lâchant une flamme rouge.

— Arrête ! On arrive, cria Sulina effrayée.

Elle amena son genou jusqu'au menton en levant une jambe pour enfiler un slip blanc tout frais. L'éclatement d'un nouveau pétard lui fit perdre l'équilibre et j'eus →

(Suite page 10)





Le tour du monde en 80 flirts...

(Suite de la page 8.)

juste le temps de la ceinturer avant qu'elle ne s'aplatisse sur la terre battue. Divine ceinture! Peau d'ange satinée, velours d'un flanc ému!

Je hurlais à cette bourrique de Damoclès d'arrêter le tir quand un nouveau pétard vola au-dessus de nous et alla se perdre sur les étagères. Il éclata en faisant voler en l'air toute une ribambelle de tasses en plastique. Sur leur chute, je vis la bonbonne de mélange vaciller et s'abattre par terre. Aussitôt l'atmosphère fut saturée de vapeurs exaspérantes, douceâtres. Les pupilles de Sulina se rétrécirent et son regard étincela. La biche devenait panthère! Elle bondit vers la porte, fit sauter la fermeture et vingt kilos de vaisselle lancés d'une main sûre firent prendre à Damoclès une vertigineuse poudre d'escampette.

Puis Sulina fonça dans son bungalow. Le mélange avait fait son effet. Elle était plus brûlante que le sauté de veau aux piments rouges. Comme je lui tendais son slip, elle me le lança à la figure et sauta sur moi, jambes écartées, comme si elle bondissait en selle.

J'étais moi-même totalement envapé par le fluide brésilien. Toutes formes dehors, Sulina n'était plus que cannibale affectueuse, chairs dansantes, sexualité magique et moi, tout entier, que désir impétueux, objet masculin enveloppé dans une étreinte exigeante, amoureusement tyrannique.

Pendant le Carnaval, les femmes du Brésil sont livrées aux rythmes de sambas. Je croyais les connaître à peu près tous. J'ai appris cette nuit là les somptueuses ressources de la samba horizontale. Viva Sulina!

MAUREEN DE LAS VEGAS

Sur le divan bas, elle frotte l'une contre l'autre ses longues jambes. Je ne vois que ces jambes. Le reste de Maureen disparaît derrière l'écran d'un journal déployé.

Elle écarte les jambes et sa main fine aux ongles fraîchement peints vient remettre à sa place la boucle d'une jarretelle

— Aucun écart important n'est à signaler, fait la voix de Maureen

Oh si ! L'écart de ses jambes.

— Les Américaines sont fermes, poursuit-elle

Certes ! J'ai vu Maureen plonger nue dans la piscine et sa fermeté est indéniable

— Parfait, conclut Maureen, je suis dans l'ensemble favorablement orientée

Et moi donc !

Maureen rejette le quotidien, après son étude de la situation en Bourse Satisfaite sans doute de la conjoncture financière, elle avale son thé

— Surtout, James, ne vous déguisez pas en pingouin, habillez-vous en cow-boy, en ce que vous voudrez à condition que cela soit amusant Moi, je serai en cow-girl, en fille de la prairie, j'adore ça

Maureen fait des affaires dans la vie. Elle les fait bien. Auprès d'elle, je joue les play-boys de week-end Cette fois, à Las Vegas.

Fremont Street est sans doute la partie du monde où la densité du néon est la plus fantastique. Deux kilomètres de machines à sous. Le week-end tire à sa fin et Maureen se fait horriblement ratisser. Heureusement que la Bourse des valeurs tient le coup.

Il paraît qu'il y a trois cent mille machines à Las Vegas. Je le crois volontiers. Voici deux ans que Maureen un beau jour s'est farcie le **jack pot**, le gros lot de deux mille dollars, depuis lors, elle croit au miracle.

Ce week-end a été sinistre.

Je l'enseigne à la multitude : le jeu et l'amour font mauvais ménage. Nous avons repris l'avion du dimanche soir et à l'aéroport, ma belle joueuse m'a exilé. A la semaine prochaine. Où ? Chez elle.

Pas de Fremont Street ? Bizarre

Le jour dit, introduit chez Maureen, je la vois s'amener en fille de la prairie. J'affiche la désolation. Elle va encore me traîner toute la nuit dans le tintamarre des machines à sous, traînant sa sacoche bourrée de monnaie. Non. Elle cligne de l'œil, m'entraîne dans son bar-boudoir et me dévoile une machine à sous, bien briquée.

— James, j'ai décidé de me battre avec cette gueuse au corps à corps. Il est stupide de jeter mon argent dans les rues. J'ai acheté une machine. Je m'autorise 150 pièces pour lui faire cracher le **jack pot** ! De toute manière, ce sera mon argent puisque j'ai garni la machine.

→







Deux ravissantes « étapes » du voyage de Casanova 66. La blonde Rita Grable, et la brune Biaze Starr, deux vedettes du strip-tease.

Le tour du monde en 80 flirts...

(Suite de la page 11.)

J'ai bien envie de lui demander ce qu'elle fera si le **pot** refuse de choir après 150 pièces, mais je m'abstiens. Sa langue rose mouillée tirée par l'effort, Maureen abat le levier, dix fois, vingt fois. Bien qu'à quelques reprises, elle ait récupéré quelques pièces, la voici finalement sans argent et sans **pot**.

— James, avez-vous de la monnaie ?

— Sans doute, mais ce n'est pas de jeu...

— Vous insinuez que je triche ?

— Pas du tout, Maureen, vous aviez simplement dit...

— Bon ! Je vous vends mes bottes. Combien ?

C'est ainsi que Maureen a successivement perdu bottes, chapeau texan, chemise, pantalon. Merveilleuse machine ! Increvable **jack pot !**

Que peut offrir une femme nue ? Le démon du jeu le suggéra sans doute à Maureen ; je n'aurais pas osé le faire moi-même.

Toutefois Maureen vendait, si j'ose dire, chèrement sa peau. Centimètre par centimètre, baiser par baiser, caresse par caresse, j'atteignais voluptueusement les confins exquis de sa beauté quand, dans un fracas épouvantable, ce foutu **jack pot** dégringola dans le tiroir. Maureen sauta sur la machine qu'elle étreignit sauvagement en poussant d'étranges clameurs.

Elle s'en détacha et revint vers moi, l'œil un peu vague.

— Je l'ai eue, soupira-t-elle longuement.

— Grâce à moi...

— C'est vrai. Je l'admets. On recommencera plus tard. Vous aurez peut-être plus de chance ?

Je passe une main insistante sur la rondeur nue de ses hanches et je fais :

— En somme je suis ton croupier ! Je te ferai bien perdre ta culotte.

DANS DES BRAS D'OR AU LABRADOR

Dans la baie d'Hudson, le dimanche, on voit des types qui poussent leur maison sur la glace. Des espèces de cabanes en rondins pour dix personnes assises en rond. A l'intérieur, on est au poil. Bien au chaud, à l'abri du vent, avec tout ce qu'il faut comme boissons, vivres et cigares. Les types creusent un trou, au milieu, dans la glace épaisse d'un bon demi-mètre, puis ils préparent leurs engins et se mettent à pêcher dans le trou. Ça vous la coupe ? C'est pourtant comme ça que ça se passe, en hiver au Labrador.

Dans la cabane, je n'ai pas dit qu'on était à poil, vous lisez trop vite, j'ai dit au poil ou, si vous préférez, en poil. Katy n'échappait pas à la règle hivernale, mais elle était raffinée. On va voir comment.

Katy venait à chaque partie le dimanche. →

(Suite page 14.)



Le tour du monde en 80 flirts...

(Suite de la page 12.)

Pendant la semaine, elle travaillait dans une agence de voyage et sortait tard le soir, de telle sorte que je n'avais eu qu'une fois l'occasion de la voir en robe. Supérieurement bien moulée. Le dimanche, comme tout le monde, elle avait des culottes de peau et une veste épaisse en peaux de renard.

A l'issue de notre seule rencontre en ville, elle en taxi. Le sourire aux lèvres, elle avait attendu dans la voiture stoppée de voir de quelle façon je m'y prendrais pour essayer de l'embrasser. Au moment où j'allumais une cigarette pour réfléchir, elle avait cueilli la cigarette à mes lèvres pour la jeter dehors, puis la tête renversée sur le dossier elle m'avait attiré vers elle.

Son sourire rouge s'était liquéfié sous ma bouche, avec un art consommé. Je lui avais servi alors le ventousard vibrateur suractivé, spécialité des Européens outre-Atlantique. Elle avait apprécié. Je l'avais perçu en promenant des mains baladeuses sur le tissu très mince de sa robe gonflé par ses rondeurs élastiques.

*

Le dimanche suivant, elle avait à peine prêté attention à moi, alors que ça ne mordait pas très fort.

Le dimanche d'après, nous n'étions que six autour du trou et ça mordait encore moins bien. Tout à coup, la porte s'ouvre si violemment que la cabane dérape presque.

C'est Johannes qui hurle le branlebas Là-bas, à huit cents mètres, des gars ramassent des saumons en paquets Faut y aller! Nos amis démarrent comme une bande d'ours qui ont touché le tiercé dans l'ordre. Je reste seul avec Katy.

— Les occasions, c'est rare dans ce pays.

— Vous parlez des saumons?

— Idiot. Je parle des occasions de tête à tête.

Elle est tellement pressée, si maîtresse d'elle-même, si efficiente et fonctionnelle qu'elle est indifférente aux bagatelles. Le baiser du taxi lui a suffi. Elle ouvre sa longue veste de fourrure et apparaît comme un fruit sorti de sa peau, rayonnante de sensualité.

Ses chaussures la gênent quand elle veut se débarrasser de son slip blanc. Elle le déchire. C'est curieux d'observer une femme en pareille circonstance. Elle est presque arrogante, mais ses seins sont doucement humains, attendris, heureux. Sa peau d'un or pâle est tiède. Ses bras habiles et caressants.

La glace est un lit dur aux amants, même avec la veste de fourrure qui nous en sépare. Katy joue de toute sa chair offerte sous mon poids; sa bouche charnue est mêlée à la mienne. Dans la cabane sur la glace, au Labrador.

UN CAS RARE A ANKARA

Je suis un scientifique. Mon récit sera court. Comme mon aventure fut brève, simple, percutante. La capitale turque Ankara est située sur un affluent du Sakarya. Campant au bord de la rivière, j'avais vu plusieurs fois une fille, genre Robinsonne Crusoé, se baignant.

Il paraît qu'un prince français du XIX[e] siècle fit un jour passer à une très belle actrice ce bref billet : « Où ? Quand ? Combien ? » Au verso même de la carte, la belle répondit : « Chez toi. Ce soir. Pour rien ».

La fille en vacances avait deviné qu'elle me plaisait beaucoup. Nous échangions des saluts brefs. Puis, au milieu d'un après-midi, nous nous sommes trouvés ensemble à la source. Elle m'a dévisagé, examiné des pieds à la tête (j'étais en short, torse nu), ensuite elle m'a planté son regard dans les yeux en me disant :

— Dans ta tente, cette nuit, assez tard.

Elle est venue. Dans l'obscurité, chaude et sensuelle sous un gros et long chandail. Nous avons passé une grande heure ensemble. Elle me caressait les cheveux, après, mais ne parlait pas. Elle a simplement dit avant de s'en aller : « Je tâcherai de revenir demain ». Elle est revenue. Puis en me réveillant, le lendemain de la deuxième fois, j'ai constaté qu'elle était partie avec les siens. Le camp était levé. J'ai rêvé à elle souvent. Elle a été ma maîtresse, complètement, avec toutes les complaisances, deux longues fois. J'ai compté qu'elle ne m'avait adressé que douze mots.

(A suivre.)





COMMENT L'ESPR
AUX JEUNES SUÉ

Un grand émoi règne ces temps-ci en Suède où du moins on a le mérite et le courage d'appeler les choses par leur nom : un chat est un chat ! Donc, en cette heureuse Suède, le code pénal fait un distinguo subtil entre homosexuels et pédérastes. Est homosexuel devant la loi, celui qui, homme ou femme, se livre à des rapports sexuels avec une personne adulte appartenant au même sexe que lui. Alors que le pédéraste, masculin ou féminin, recherche l'amitié particulière, non d'une personne adulte, mais mineure, son congénère au point de vue du sexe. En soi, le fait de l'intervention est le même. Le critère discriminatoire entre les deux groupes relève de l'âge du partenaire que se donne le devie.

*

Il y a peu d'années encore, les deux groupes et leurs agissements « contre nature » étaient au même degrés punissables par la loi. Mais, en 1944, le Parlement suédois, obéissant à des scrupules d'équité et d'humanisme, de compréhension et de justice, procéda à une profonde réforme des dispositions du Code.

LE DEVOIR DE LA SOCIETE

C'est ainsi qu'après des discussions où l'Eglise eut grandement sa part, les législateurs ont estimé qu'il était inique, du moins en certains cas, de parler de comportement « contraire à la nature ». Car, quand bien même opposée aux buts procréatifs de l'amour, l'attraction érotique des êtres du même sexe demeure toujours « dans la nature », de ceux tout au moins qui l'éprouvent et y succombent. Dès lors de quel droit les punir ? Pourquoi les stigmatiser ? Pourquoi pourchasser des êtres qui, jouets d'une affinité mystérieuse, ou victimes d'une même déformation physique ou psychique, se recherchent ? L'intimité où d'un consentement mutuel ils se rejoignent, ne regarde qu'eux seuls, sans porter préjudice à la société. Après tout, leur extravagance n'intéresse pas plus la société dans son ensem-

Monika Blakman, cower-girls anglaise, spécialiste des photos de dessous...

IT VIENT
DOIS...

par Carl Hespelberg

ble que si les mêmes deux individus s'enfermaient pour discuter d'astrologie, ou s'ils achetaient en commun un billet de loterie

A condition toujours qu'il s'agisse de personnes adultes, conscientes de leurs actes et de leur responsabilité envers eux-mêmes.

Par contre, on a établi cette même réforme législative courageuse, la situation est tout autre lorsqu'il s'agit de pédérastie, c'est-à-dire lorsqu'une personne adulte séduit un mineur appartenant au même sexe que son suborneur. En ce cas, son fait criminel se qualifie plus sévèrement encore que la débauche de mineurs, puisque, simultanément, il s'agit d'une viciation mentale et psychique, d'un faussement profond de la nature de la victime, d'un choc dont peut-être il ne se rétablira jamais.

Toutes les enquêtes arrivent au même résultat : cette prostitution existe, non du fait de quelque ignoble séducteur qui, lui, aurait corrompu ces jeunes. Non, ce sont des adolescent, qui, conscients de leurs charmes sèment le trouble chez ceux, adultes, dont ils devinent ou soupçonnent la faiblesse. Au point qu'il est de plus en plus difficile d'établir avec certitude les degrés de responsabilité : qui a été le suborneur et qui est la véritable victime ?

L'AUTO ET LE CINEMA

« Dans une catégorie de notre jeunesse, affirme un article de tête du grand journal conservateur **Stockolms Tidningen** (numéro du 12 mars dernier), existe la tendance à abuser de la situation des homosexuels et de s'en faire les parasites. Il se forme parfois de véritables ligues de « J 3 » qui se procurent une confortable existence grâce à ce moyen criminel ou semi-criminel. Cette jeunesse n'a point de réel penchant homosexuel, mais elle se met à la disposition des déviés, en vue d'en tirer bénéfice. Il est évident que, dans de semblables cas il est difficile de discerner qui est la véritable victime. »

(A suivre.)



« Tournez-vous, monsieur, ne regardez pas », semble dire la starlett Simona Sardi.

Cette nouvelle a été extraite de « Feu rouge pour Calone » (1), (Palmes d'Or du Roman d'Espionnage 1965).

PAS DE LEÇON POUR LES MALINS

UNE NOUVELLE D'ALAIN PAGE (Palmes d'Or du Roman d'Espionnage 65)

Weber vira dans la première à gauche, tourna tout de suite à droite, espérant qu'il se souvenait bien du plan. Il avait une rue d'avance sur la voiture qui avait été gênée dans un dépassement.

Weber déboucha dans une avenue et aperçut tout près l'Hôtel des Postes. Il fit un dernier effort, y pénétra avant que la voiture n'ait tourné le coin de la rue.

Sans même reprendre son souffle, il fonça au bureau du téléphone, insista pour avoir d'urgence un numéro de Paris. Il n'y avait pas d'attente.

La préposée lui désigna la cabine et il s'y enferma tout en guettant l'entrée de la poste.

— Vous avez Wagram 10-10. Demandeur, parlez...

— Costes, fit rapidement Weber. Passez-moi Costes...

— Il n'est pas là, monsieur...

— Ecoutez... Weber à l'appareil. C'est Paule Blain ?

— Oui, mais...

— Ecoutez-moi, Paule... C'est grave, très grave...

Là-bas, il le savait, un magnétophone s'était déjà mis en marche. D'un revers de manche, il essuya la sueur qui roulait sur son front, reprit :

— Je suis à Genève... On m'a obligé à y venir parce qu'on connaissait ma véritable identité... J'insiste... on savait que j'étais Warren... D'ailleurs, ils sont parfaitement documentés sur le Service...

Il se tut soudain. Trois hommes venaient d'entrer dans la poste. Weber connaissait trop son métier pour ne pas deviner qui ils étaient réellement.

Il reprit sur le même ton, mais la gorge un peu plus sèche :

— Ils viennent d'arriver... Il s'agissait d'un attentat contre le ministre des Affaires étrangères soviétique... C'était un piège...

Il ne quittait pas les trois hommes des yeux. Ils se dirigeaient vers les cabines. Ils cherchaient toujours...

— Je devais commettre l'attentat... J'ignore à quelle organisation appartiennent ces hommes...

Brusquement, l'un d'eux aperçut Weber. Il fit un signe discret aux deux autres et tous trois effectuèrent un mouvement convergent vers la cabine...

— Allô ? Allô ? fit Paule Blain.

— Terminé ? demanda la voix de l'opératrice.

— Les voilà, dit Weber. Dites à Costes de...

Le premier avait ouvert la porte de la cabine. Les deux autres, derrière, l'isolaient totalement du public. Weber tenait toujours le combiné. En face de lui, l'homme braquait une sorte de pistolet sur lui...

— Vous avez commis une erreur, monsieur Weber. Et ça ne vous servira même pas de leçon. Du moins sur cette terre...

Il n'y eut pas de détonation, juste un léger plop ! Weber sentit une piqûre à la hauteur du plexus. Déjà les hommes refermaient la porte, s'éloignaient. Immobile, Weber les regardait. Il ne souffrait pas.

Un bruit le fit sursauter. Du moins il crut sursauter. Sa main avait lâché le combiné. Il voulut la remuer, ne put y parvenir. Il en fut de même pour le reste de son corps qu'une paralysie gagnait lentement.

Puis il commença à être oppressé et il sut qu'il allait mourir. Horriblement, avec lenteur. Empoisonné. Il avait toute sa lucidité. Les sons ne lui parvenaient plus maintenant que ouatés, lointains, lointains...

Un mot qui s'imposait à lui : curare.

Il sut qu'il glissait le long de la paroi. Il entrevit la porte qui s'ouvrait. Quelqu'un cria, très loin, à des kilomètres...

— Terminé ? redemanda l'opératrice.

Pour Weber, c'était effectivement terminé.

(1) Éditions FLEUVE NOIR

LE BAL DES BEAUX-ARTS A NEW YORK

Chaque année « l'Académie des Arts de New York » (équivalente en plus turbulente, des Beaux-Arts de Paris) donne son bal annuel dans les salons du Waldorf Astoria. Les costumes les plus extravagants et les plus réduits sont de rigueur... Nos photos ont été réalisées à une heure du matin... Après, cela n'était plus possible !...









ELLE ET LUI

— Tu ne vas tout de même pas laisser ces photos dans l'album de famille ?

— Sois sans crainte ! J'ai mieux où les ranger...

Ma sœur partie, laquelle nourrit à l'endroit de la famille, un respect bourgeois, je me remets à feuilleter l'album : bon papa bonne maman, elle avec ses boucles et son col « Claudine » de pensionnaire sage, lui, en uniforme de lieutenant de cavalerie, l'œil allumé, la moustache conquérante : L'oncle Paul, sa femme et leurs neuf enfants : une belle portée ! Mon père, ma mère et nous deux, ma sœur et moi quand nous étions petites : touchant tableau de famille... Et des cousins, et des cousines, grands-parents, arrière-grands-parents... tous plus rigides et conformistes.

Que venaient faire en effet, mes photos de ces dernières vacances parmi tant de gens bien nés, et bien pensants.

Pourtant, rien d'extraordinaire à cela : j'avais simplement pris au hasard un des albums de photos et glissé sans même les voir, celles que m'avait envoyées le photographe de cette petite plage du Midi, auquel je les avais données à développer avant de partir.

« Je trierai tout ça un autre jour ! » m'étais-je dit en refermant l'album.

Aujourd'hui, Pauline, ma sœur aînée, venait de s'indigner de mon étourderie.

— Tu réalises, avait-elle souligné, la tête de nos parents s'ils se voyaient en pareil voisinage !

Ce que je réalisais mieux encore, c'était la tête de mes invités si j'avais, l'autre soir, projeté les photos-couleurs parmi lesquelles j'avais fourré, je ne savais trop où mes diapositives de ces dernières vacances également.

Nous nous éveillâmes, surpris d'une sieste aussi prolongée...

Une entre autres, me représentant au lit, nue bien entendu, le regard encore tout enamouré des folies dont mon corps avait été l'heureux bénéficiaire. Ma pose, mon attitude, ne laissaient aucun doute sur le moment où j'avais été prise (sans jeu de mot...), la manière dont je m'étais comportée quelques instants auparavant et, cela va de soi, le « photographe » qui avait « fait sortir le petit oiseau ».

Oui, si mes invités avaient vu ça... Et Pauline donc, qui ce soir-là était aussi des nôtres !

Comme j'ai tout mon temps, en cet après-midi de dimanche, lasse des mauvais films qu'on retrouve avec Paris au retour des vacances, j'en profite pour mettre de l'ordre dans mes affaires. Je vais pouvoir trier, admirer, coller ensuite dans un album... « irrévérencieux » réservé à cet usage, tous les souvenirs de vacances.

Là, c'est moi, appuyée contre un pin, dans un déhanchement qui pourrait être un défi... Je me rappelle, c'était le lendemain de notre arrivée. Je ne voulais pas m'exhiber sur la plage parmi tant de chairs dorées à point, moi, la Parisienne aux fesses pâles. Je suggérai un pique-nique dans une calanque discrète où nous pourrions, Jean et moi, nous brunir tout à notre aise.

Nous fîmes mieux que ça... nous nous rôtîmes littéralement, mais Dieu merci, nous avons tous les deux une « peau à soleil », ce qui limita les dégâts.

Cuits et recuits, nous éprouvâmes tout de même le besoin de nous mettre à l'ombre. Comme la forêt était toute proche, surplombant notre calanque, nous nous y enfonçâmes, ravis de constater que nous y serions tout aussi tranquilles qu'au bord de l'eau. Il fallait bien ça, le calme et la fraîcheur et la « sécurité » surtout pour que pût librement s'exprimer le désir qui, depuis le matin nous tenaillait, désir que nous avions tenté de satisfaire pendant le bain, où un oursin mal-venu avait interrompu nos ébats.

Vacances, nature, essences diverses de ces plantes aromatiques dont l'air était saturé, comme de l'odeur entêtante des lys de mer, tout concordait à faire de la fête de nos deux corps, déjà éprouvés dans l'acte d'amour, un jaillissement de joie et de volupté.

Les lutineries de toutes sortes amusaient notre jeunesse, cependant que la gravité de notre amour l'instant d'après, reprenait le dessus, soudant nos corps et nos lèvres dans une communion muette.

Quand le soleil fut moins ardent, que les ronds de lumière au sol se fondirent avec les ombres, nous nous éveillâmes, surpris d'une sieste aussi prolongée, qu'expliquait toutefois, la chaleur et... le reste !

C'est alors que Jean me proposa :

— Tu veux que je te prenne ?

Je le regardai, moqueuse :

— Ça ne te suffit pas ? répondis-je.

Jean éclata de son beau rire franc, d'homme :

— Grande bête ! Ce n'est pas à « ça » que je pensais.

Et il précisa :

— Veux-tu que je te prenne, en pho-to-gra-phie ?

J'éclatai de rire à mon tour et m'appliquai aussitôt à faire valoir mes avantages, dans l'attente du petit déclic, qui fixerait sur la pellicule l'image d'une femme heureuse...

Cette photo, et celles prises au même moment, de moi toujours, je vais les entourer de pommes de pin, car j'adore exercer mes talents de dessinatrice pour enluminer mes albums.

Une belle page en vérité !

Oh ! celle-ci, qu'elle est drôle ! C'est encore moi (Jean était plus souvent que moi, l'opérateur...) perdant l'équilibre à l'instant où je m'apprêtais à plonger. Je suis déjà bien brune, malheureusement les seins que je n'ai pu toujours exposer en même temps que le reste, ressortent, presque blancs. Jean prétendait, à la fin des vacances, que ma poitrine l'excitait encore plus qu'avant. Je le comprends en voyant ces photos : mes seins sont en effet terriblement « sexy », mis ainsi en évidence, avec l'aréole du même ton que mon bronzage !

→

Décidément l'Italie n'a pas terminé son offensive de charme. Voici la dernière découverte, Fémi Benussi.





Trudy Wayne, reine du strip-tease made in U.S.A.

(Suite de la page 21.)

Réflexion foite, je n'enverroi oucune photo ò Jeon !

Ah! Une photo de Jean! Et quelle photo!... Je l'ai prise à son insu alors qu'il était assis, en train de réparer ses lunettes. Nous venions de nous baigner, sans maillot et Jean, tout ruisselant est là, sur le sable, jambes écartées, ne cachant pas ce qu'en notre intimité, j'ai tant plaisir à voir... et à toucher! Si je lui montre cette photo, il va, à coup sûr, me traiter de vicieuse. Aussi est-il préférable que je me « le » garde pour moi toute seule, au plus secret de mon portefeuille et que, de temps en temps, j'en fasse à mes heures de solitude, un tout aussi secret usage...

Tiens! Je ne me souvenais plus de celle prise sur le voilier de notre ami Paul... Ça me revient à présent. Paul étant, comme nous, naturiste, une fois éloignés de la côte, nous nous sommes tous trois, mis « à poil ». Et, en avant les appareils et la caméra de Paul qui, entre parenthèse, doit toujours nous faire signe pour nous passer ses films...

Oh oui! Jean était même furieux que son copain m'ait photographiée dans une pose aussi « indécente »! A plat ventre sur le pont, on ne voit de moi que la partie « charnue » dont j'exhibe sans pudeur les rotondités. Au rappel de sa petite « crise » de jalousie, Jean me ferait à coup sûr, une nouvelle scène! Mieux vaut planquer la photo... avec celle du mâle aux puissants attributs!

Dieu! quelle quantité de photos nous avions prises, et très peu « habillées », à part celles de la « plage à tout le monde », que nous ne fréquentions guère.

Il y en a de magnifiques, sur les rochers couverts de varech où j'étale béatement mes jambes en compas, sans risque de reproches cette fois car nous sommes, Jean et moi, en tête à tête.

J'ai envie de choisir, parmi les meilleures, les plus... suggestives pour les envoyer à mon beau militaire, auquel ces souvenirs ôteront toute envie de forniquer avec une autre. A moins que, ça ne lui fasse l'effet contraire...

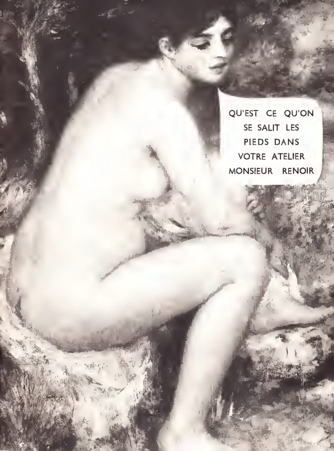
J'en sais quelque chose, moi qui à force de passer en revue tant de témoignages de notre amour, notamment, la dernière photo, particulièrement osée où, grâce au déclencheur automatique, nous nous sommes pris tous les deux en pleine euphorie, moi qui suis donc dans l'état que l'on devine, ne sachant de quelle manière apaiser mon ardeur!

Réflexion faite, je n'enverrai aucune photo à Jean! Quant à moi, si je ne veux pas me déprimer en rêves érotiques, pour l'instant irréalisables, j'attendrai la prochaine permission de mon « bien-aimé », pour sortir l'album sur lequel j'inscris en lettres majuscules :

« ELLE ET LUI »

pour être certaine de ne pas le confondre avec l'album de famille!

« La Baigneuse » de Renoir (coll. A. Ruel.) →


QU'EST CE QU'ON
SE SALIT LES
PIEDS DANS
VOTRE ATELIER
MONSIEUR RENOIR



CANCANS
de Paris

Annie Fratellini dans « La Métamorphose des Cloportes »